

A black and white photograph of a man with short hair, wearing a light-colored button-down shirt and dark trousers. He is leaning against a rough stone wall, looking upwards and to the right with a thoughtful expression. The background shows a window with curtains.

europa
revue littéraire mensuelle

Georges
Perros

Joseph Joubert
Avital Ronell
Judith Butler

mars 2011

Georges Perros (1923-1978) fait partie d'une discrète, émouvante et rare constellation d'écrivains peu enclins à faire œuvre.

Écrire ne fut pour lui ni un métier ni un projet, mais une manière de se livrer à une longue confiance. Il écrivit beaucoup, mais sans faire l'écrivain. Prolixe mais sans aucune fierté de vocation, du genre roseau qui ondoie comme vient le vent. La simplicité lui était ligne d'écrire autant que ligne de vivre. Il lui suffisait de jouer du talent qu'il avait, naturellement. Naturellement, c'est-à-dire au plus près d'une parole qui vient au fil des jours quand on se parle à soi-même. De quoi faire des Papiers collés, quelque part entre Montaigne et Cioran, dans l'ondoiement et la diversité, la critique acerbe et l'ironie désinvolte. Ou bien des poèmes, mais rares, Poèmes bleus et Une vie ordinaire... Assez de singes, ailleurs, s'exerçaient à grimper au cocotier littéraire. Il n'avait, lui, rien à prouver; aucune envie de rivaliser avec qui que ce fût, pas même avec lui-même.

A bien des égards, le geste de Perros prolonge et renouvelle une tradition française qui s'est confortée au XIX^e siècle, en particulier avec Joseph Joubert, mais qui remonte à des temps plus anciens, où l'on donnait de l'exercice aux « facultés méditatives ». Il était donc pertinent d'accueillir aussi dans ce numéro d'Europe un cahier consacré à Joubert. De cet auteur dont les Pensées ne furent divulguées que de façon posthume, Chateaubriand disait qu'il avait « préféré passer une vie inconnue au milieu d'une société choisie ». Joubert se déclarait, « comme Montaigne, impropre au discours continu » et il mesurait que son œuvre n'avait pas d'achèvement possible : « Tourmenté par la maudite ambition de mettre toujours tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase et cette phrase dans un mot. C'est moi. » Ses Carnets ont circulé sans bruit de par le monde et ont trouvé des lecteurs fervents. En somme, comme le remarquait Georges Perros, Joubert a acquis « la postérité feutrée qu'il se souhaitait ».

GEORGES PERROS

Hervé Cam, Michel Butor, Bernard Noël, Gilles Plazy, Jean-Pierre Martin, Vera Feyder, Michel Mazéas, Alain-Gabriel Monot, Marc Le Gros, Yvon Le Baut, Michael Brophy, Estelle Piolet-Ferrux, Nathalie Crom, Fabio Scotto, Ariane Lüthi, Thierry Gillyboeuf, Patrick Mouze, Gaëlle Guillamet-Metz.

JOSEPH JOUBERT

Jean-Luc Dauphin, Valerio Magrelli, Arnaldo Pizzorusso, Emmanuelle Tabet, Michel Delon, Pierre Pachet, Ariane Lüthi, Pierre Chappuis.

DIRES & DÉBATS

Avital Ronell, Judith Butler. Entretiens réalisés par Aliocha Wald Lasowski.

CAHIER DE CRÉATION

Youval Shimoni, Luís Cardoso, Miryam Eck, Umberto Piersanti, Armelle Leclercq, Christian Calliyannis.

SOMMAIRE

GEORGES PERROS

Hervé CARN	3	Georges Perros.
Michel BUTOR	7	Georges en moto.
Bernard NOËL	9	À Georges.
Gilles PLAZY	11	Soliloque et ritournelle.
Jean-Pierre MARTIN	18	Perros, les livres et la vie immédiate.
Vera FEYDER	33	Portrait en sourire de Georges Perros.
Michel MAZÉAS	37	Georges Perros et Douarnenez.
Alain-Gabriel MONOT	42	Poulot, <i>dit</i> Perros, à Brest, Finistère.
Marc LE GROS	45	Enseigner l'ignorance.
Yvon LE BAUT	55	The missing poem is the poem.
Michael BROPHY	63	Ni vu ni connu.
Estelle PIOLET-FERRUX	75	Vie ordinaire, vie vouée.
Nathalie CROM	83	Le chant de notre ignorance.
Fabio SCOTTO	86	« Comme si un chien se trouvait soudain envahi par la parole ».
Ariane LÜTHI	94	Vérité de la note.
Thierry GILLYBŒUF	101	Perros lecteur de Joubert.
Patrick MOUZE	108	Notes sur notes.
Gaëlle GUILLAMET-METZ	118	Un récit lazaréen ?

JOSEPH JOUBERT

Jean-Luc DAUPHIN	133	Joubert... intégral ?
Valerio MAGRELLI	139	La maison de la pensée.
Arnaldo PIZZORUSSO	149	Joubert et l'image du sujet.
Emmanuelle TABEL	167	Poétique de la mémoire et de l'oubli.
Michel DELON	177	L'orgue de Barbarie et la harpe éolienne.
Pierre PACHET	186	L'utopie du livre pour soi.
Ariane LÜTHI	191	Joseph Joubert et la poésie contemporaine.
Pierre CHAPPUIS	200	Feuille à part.
Jean-Luc DAUPHIN	202	Repères chronologiques.

DIRES & DÉBATS

Aliocha WALD LASOWSKI	206	Axiomatique du féminin.
Avital RONELL	209	Flaubert en Amérique.
Judith BUTLER	223	Transgresser le genre.

CAHIER DE CRÉATION

Youval SHIMONI	235	L'art de la guerre.
Luis CARDOSO	258	Requiem pour le navigateur solitaire.
Myriam ECK	267	Les yeux dans ton odeur.
Umberto PIERSANTI	274	La couleuvre.
Armelle LECLERCQ	277	Équinoxiales.
Christian CALLIYANNIS	281	Écliptiques.

CHRONIQUES

Martial POIRSON	285	Économie et littérature, de quoi parle-t-on ?
Nathalie RIOU	304	En poussière adorable. Le fragment chez René Char.

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	322	L'audace d'Umberto Saba.
---------------	-----	--------------------------

Les 4 vents de la poésie

Charles DOBZYNSKI	328	L'approche des limites.
-------------------	-----	-------------------------

Le théâtre

Karim HAOUADEG	333	
----------------	-----	--

Le cinéma

Raphaël BASSAN

La musique

Béatrice DIDIER	340	<i>Les Mamelles de Tirésias</i> , opéra surréaliste ?
-----------------	-----	---

NOTES DE LECTURE

344

Jean-Marie BARNAUD, Stéphane BARSACQ, Michel BESNIER, Nelly CARNET, Béatrice DIDIER, Charles DOBZYNSKI, Alain FREIXE, Huguette HÉRIN-TRAVERS, Tristan HORDÉ, Philippe JOUSSET, Michel LAMART, Ariane LÜTHI, Constantin MAKRIS, Michel MÉNACHÉ, Florent PERRIER, Guillaume PERRIER, Marc PETIT, Muriel STUCKEL, André UGHETTO, Alain VIRMAUX, Aliocha WALD LASOWSKI, Lucien WASSELIN.

GEORGES PERROS

pour Michel Quesnel, in memoriam

Il y a une certitude quand nous évoquons Georges Perros, c'est que nous nous trouvons devant l'une de ces énigmes qui apparaissent parfois en ne cessant de laisser béante l'interrogation à la fois sur les raisons, mais aussi sur la forme de leur introduction dans le domaine littéraire. Non, on ne peut se suffire de l'interprétation que ses livres seraient un défi au déchiffrement (même si parfois quelques zones obscures ou hermétiques peuvent s'offrir à un dévoilement aussi audacieux que chancelant) ; on ne le peut pas plus par le risque affirmé d'un défi qui opérerait par une transgression revendiquée des normes et des règlements littéraires (même si une violence plus ou moins retenue du langage, une agressivité polie à l'égard des « ineffables », des « assis », peuvent sourdre ou au contraire se styliser dans les formules les plus percutantes ou les plus policées) ; on ne peut pas non plus le faire par le recours à la fraîcheur du renouveau, par celui d'un éternel printemps (on sait combien Rimbaud ricanait quand il épelait de son parler gras ardennais « *l'innocence* ») ; enfin, on ne peut non plus se satisfaire d'un Perros érudit, professoral, traversé par les références et les citations, habité par les idées les plus diverses, formé par les penseurs les plus pertinents (en effet s'il recycle et réinvente sans cesse ses lectures, il est bon également d'insister sur sa capacité d'invention et de création). Dans les livres de Georges Perros, il y a bien sûr tout cela et bien d'autres éléments, y compris ceux que nous, les amateurs du temps présent, nous ne pouvons encore percevoir. Qu'on se rassure, il n'est pas question ici de faire de Georges Perros un maître ni un gourou (lui qui vivait dans un port sardinier, il était le premier à savoir ce qu'il en est des Sârs). Il convient tout simplement de dire combien son œuvre est profondément humaine avec ses fragilités, ses tâtonnements et ses trouvailles, quel homme il a été, combien ce visage a été beau, expressif, combien ces mains ont été fines et agiles, combien cette voix a été forgée par le vers comme par la

crise de vers, cette voix, légère autant que profonde, qui sert le texte sans se servir de lui, cette voix d'un comédien au-delà de la comédie, celle d'un homme revenu de l'humanité mais qui persiste à supporter le langage en tentant de s'y dérober, car c'est ce pauvre langage, et lui seul, qui peut dire ces « cauchemars qui nous ressemblent ». Ce dernier emprunt n'est pas anodin car c'est ainsi qu'il désigne les récits de Kafka qui, avec d'autres comme Stendhal, Mallarmé *et alii*, constituent sa famille littéraire, une famille pour le moins recomposée, car entre tous ces francs-tireurs, il n'y a guère de cohérence apparente, de communauté de destins, de terrains artistiques familiers, de manuel commun de survie, sinon le sentiment de l'incomplétude (qui ne correspond pas à l'inachèvement), celle d'une présence au monde marquée par l'instabilité, par la fêlure, par l'étonnement d'y être, ce qui aboutit à l'impossibilité de *joindre les deux bouts* (qu'ils fussent de l'âme et du corps, de la passion amoureuse et du « merveilleux » célibat, du plaisir de la vie et du goût de la mort, du « devoir d'ambition » et du dénuement de Diogène...). Il est bon enfin d'ajouter que Perros n'a pas déserté les débats littéraires et philosophiques de son temps : on trouve par exemple dans ses livres, et également dans la correspondance publiée, de multiples remarques et réflexions sur le surréalisme ou Sartre, Barthes ou Blanchot.

Malgré ses dénégations suscitées à la fois par la modestie et par une exigence orgueilleuse, il existe bien une œuvre de Georges Perros qui est faite de textes divers dont les lignes de partage sont difficiles à établir. On parlera ici plutôt de *topiques* tant ils peuvent se recouper, tant ils peuvent jouer les uns avec les autres ou les uns contre les autres, tant ce qui paraît assuré peut aussi bien être dénié ou dévalorisé ou contesté dans un autre lieu. Lisant Perros, on se retrouve très vite dans un état inédit où alternent la jouissance et l'inquiétude ; écrivant sur Perros, on est très vite convié à écrire *avec* Perros, voire *en* Perros, ce qui n'est pas dommageable car, comme on le lira plus loin, le résultat aboutit à la création de textes personnels qui le font vivre non comme un exemple mais comme une empreinte. Aussi n'est-il pas facile de construire et de rédiger une étude sur ses livres ou sur l'un de ses livres ; celles et ceux qui s'y sont attachés l'ont fait avec une belle abnégation après avoir refusé la tentation de suivre cette pente (même si elle monte) comme pour retourner comme un gant l'une des pratiques de Perros, qui est de faire de la lecture non le fondement d'une écriture, mais l'écriture elle-même.

Comment réunir un dossier sur l'auteur d'*Une vie ordinaire* ? Il n'était pas question d'enfermer les collaborateurs dans des problématiques trop

visibles. De parti pris nous avons choisi de laisser ce dossier se faire au long cours avec une grande autonomie laissée à des auteurs qui ont été sollicités pour leurs liens amicaux avec Georges Perros (comme l'attestent les publications de leurs correspondances ou une existence qu'ils ont partagée avec lui), pour leur talent d'essayistes ou pour la qualité de leurs recherches universitaires. Cette façon de procéder à évidemment engendré son lot de refus et de renoncements, de multiples tâtonnements et de remords, mais l'ensemble est là, au terme d'une petite aventure dont on peut maintenant percevoir le mouvement. On lira en effet des textes d'auteurs aimés de Georges Perros, des témoignages sur sa vie à Douarnenez et sur ses années de cours à la faculté des Lettres de Brest, des réflexions sur la « note », sur sa poésie, sur sa relation à la littérature, ainsi que des études plus localisées sur tel ou tel ouvrage. On verra que certaines analyses se différencient, qu'elles sont même parfois divergentes, voire opposées, ce qui ne doit pas être considéré comme une faille du numéro, mais au contraire comme une richesse et un bel acte de fidélité à un écrivain qui, pour reprendre le mot de Julien Gracq, a toujours pratiqué avec élégance « la liberté de se contredire ».

Il convient enfin de ne pas oublier que ce numéro s'inscrit dans une suite d'ensembles et de livres consacrés à Georges Perros. Dès 1991 les ouvrages pionniers de nos amis Jean-Marie Gibbal et Jean Roudaut ont ouvert — et de quelle manière ! — de nombreuses pistes pour mieux appréhender cette œuvre à la fois ondoyante et rigoureuse. Et c'est sur cette erre que nous aimerions poursuivre l'évocation de cet homme si généreux. L'avant-veille de sa mort, il nous remit à l'hôpital Laennec un exemplaire dédié d'*Échancrures* (le numéro 372 pour être précis). Il y avait ajouté à la dernière page cette citation de Kafka : « Quand on a peur, il ne faut pas aller dans la forêt. Mais nous sommes tous dans la forêt. Chacun autrement et à un autre endroit. » Ce furent pour nous ses derniers mots.

Hervé CARN